
LeVerbe

REPORTAGE

L'univers du tatouage

PORTRAIT

Vincent, médecin
au chevet
des enfants malades

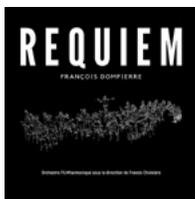
ENTREVUE

Corneille



Requiem, testament musical de François Dompierre

Les 8 et 9 juin derniers, le *Requiem* du compositeur québécois François Dompierre était pour la première fois interprété par l'Orchestre Philharmonique et Chœur des Mélomanes (OPCM). Du *Kyrie* au *Hostias*, en passant par le *Sanctus* et l'*Agnus Dei*, pour terminer par l'*In Paradisum*, 35 musiciens, 3 solistes et un chœur de 80 choristes dirigés par le chef Francis Choinière donnaient vie à 12 textes liturgiques en latin choisis par le compositeur. Un véritable testament musical, dont l'écriture a nécessité sept mois. Dompierre offre sans doute ici l'œuvre la plus importante de sa carrière: son propre *Requiem*, une première au Canada depuis le XVIII^e siècle. « Œuvre profane, œuvre religieuse? Ce sera à vous d'en juger. Œuvre sincère? Sans aucun doute », écrit l'octogénaire dans la partition de son opus. Un album est en vente dès le 13 septembre 2024.



François Dompierre,
Requiem, LABE, 2024.

Le Centre Teilhard de Chardin : quand sens et science dialoguent

Conférences, groupes de réflexion, soirées d'études, colloques, débats, séminaires: depuis 2022, le Centre Teilhard de Chardin (CTDC), situé en banlieue de Paris, propose à la communauté scientifique et au grand public un espace de dialogue conjuguant sciences, éthique, philosophie et spiritualité. Fruit d'une collaboration entre la Compagnie de Jésus et les quatre diocèses d'Île-de-France, inspiré par les écrits du père jésuite Pierre Teilhard de Chardin, le CTDC souhaite aider les acteurs du monde scientifique à réfléchir sur les questions éthiques,

sociales, anthropologiques et spirituelles que posent les avancées scientifiques et techniques contemporaines. Animés par des intervenants qualifiés du secteur scientifique, ces formations et séminaires sont également disponibles en ligne. Se voulant un espace de ressourcement spirituel pour ceux qui le désirent, l'édifice en bois à l'architecture novatrice compte une chapelle et propose des activités spirituelles, des messes, des groupes de prières et de l'accompagnement spirituel.

+ centreteilharddechardin.fr



100 ans pour la croix du mont Royal

Immanquable symbole montréalais, la croix du mont Royal célèbre ses 100 ans en 2024. Mesurant 33 mètres, cette structure en acier de 26 tonnes est visible à 80 km de distance par temps clair. Ornée de 240 ampoules qui changent de couleur lors d'évènements spéciaux, elle illumine les soirées métropolitaines depuis 1924. Mais connaît-on l'histoire de cette croix qui surplombe la ville aux cent clochers? À l'hiver 1642, Montréal, alors appelée Ville-Marie, n'est qu'un simple fort et risque l'inondation. Son fondateur, Paul de Chomedey de Maisonneuve, prie la Vierge Marie afin que soit épargnée sa colonie. Il lui promet de planter une croix au sommet du mont Royal. Sa prière étant exaucée, une croix en bois est érigée le 6 janvier 1643, jour de la fête de l'Épiphanie. La croix que nous admirons aujourd'hui est installée et illuminée pour la toute première fois pendant la nuit de Noël 1924. Depuis, elle est un repère dans toute la ville, comme le Christ dans la vie des croyants.

LES FOUS FURIEUX

Antoine Malenfant

antoine.malenfant@le-verbe.com

Le problème du mal est assurément l'un des plus complexes en théologie. Comment un Dieu bon peut-il permettre – voire causer, diront certains – les maux les plus horribles ?

La peste. Le choléra. La torture que l'on s'inflige sur la table d'un tatoueur. La douleur des regrets, plus tard, de ce fameux encrage *tribal* dans le bas du dos. « L'amour décevant, les toilettes publiques et les rages de dent », dixit Leloup. Le problème du mal a généré des milliers de pages de dissertations d'étudiants en philo rêvant d'une carrière flamboyante dans un cégep près de chez vous.

Ce n'est donc pas mon édito qui prétendra ajouter un iota à cette question qui demeure, bon an mal an, toujours d'actualité. Aux dernières nouvelles, ça va encore plutôt mal à au moins quelques endroits dans le monde. À commencer par nos foyers qui, sous des apparences bien rangées, cachent tous leurs petits et grands drames.

Accuser Dieu de ne rien faire, c'est, paradoxalement, l'aveu de notre faiblesse et de notre orgueil démesurés. Devant la famine, nous nous sentons bien limités. Malgré cette petitesse, nous sommes persuadés qu'avec les pleins pouvoirs divins, nous serions d'excellents gestionnaires des denrées mondiales... alors que nous peinons pourtant à ne pas oublier ce pot de crème (désormais très) sure au fond du frigo.

Le problème du mal, Vincent en connaît quelque chose (p. 18). Mu par sa foi en un Christ qui a affronté la mort sur une croix, l'oncologue pédiatrique soigne chaque jour des enfants atteints du cancer. Innocents et victimes d'un sort qui paraît absurde, ils sont parfois condamnés à une mort prochaine.

Corneille aussi a côtoyé de près la souffrance et la perte (p. 6). Réfugié du génocide rwandais, le célèbre chanteur et Québécois d'adoption a assisté, impuissant, au massacre des siens.

Ces récits et tant d'autres en témoignent tant bien que mal: le problème avec le problème du mal, c'est le problème autant que le mal. Vous suivez? On l'aborde comme un problème de mathématiques ou de mécanique. Le simple fait de le formuler comme un problème induit l'idée – pleine de la présomption des modernes – d'une possible résolution. Souvent insoluble, parfois scandaleux, toujours un peu mystérieux, le mal s'accueille et se combat davantage qu'il se règle.

*

« Et moi, je traînais la patte derrière eux, comme je l'ai toujours fait quand les gens m'intéressent, parce que les seuls qui m'intéressent sont les fous furieux, les furieux de la vie, les furieux du verbe, qui veulent tout à la fois, ceux qui ne bâillent jamais, qui sont incapables de dire des banalités, mais qui flambent, qui flambent, qui flambent, jalonnant la nuit comme des cierges d'église » (Jack Kerouac, *Sur la route*).

Notre journalisme en est un qui « traîne la patte derrière » ceux qui accueillent et combattent le mal comme des fous furieux. Ce sont eux qui nous intéressent. Et nous récoltons leurs histoires, comme une moisson automnale abondante, pour pouvoir vous les raconter.

Ce petit magazine est rempli de ces furieux de la vie, de ces gens qui traversent les maux de notre époque en faisant de leur vie un cierge, se consumant parfois par les deux bouts pour que leur prochain y voie quelque chose dans l'obscurité du monde. ■



Directeur des contenus pour Le Verbe médias et animateur de l'émission *On n'est pas du monde*, **Antoine Malenfant** est diplômé en sociologie et en langues modernes.

*

SWIFTIE

Fabrice Hadjadj

fabrice.hadjadj@le-verbe.com

— Moi aussi, je suis un *Swiftie*.

C'est ce que j'affirmais à une jeune femme, étonné d'avoir avec elle cette passion en commun : « Elle cache bien son jeu, me dis-je alors, avec ses baskets roses et son *top* à paillettes. Mais je l'ai méjugée. Cela m'apprendra à évaluer mon prochain sur son apparence. Lorsque le prophète Samuel était chez Jessé, l'Éternel lui avait bien précisé, etc. »

Je dois dire que la jeune femme, quoique je portasse d'épaisses lunettes, paraissait non moins étonnée que moi. Pour lui prouver ma swiftienne appartenance, j'évoquai *Les voyages de Gulliver*, puis embrayai sur la *Modeste proposition*, qui entendait résoudre le problème des classes pauvres en Angleterre en leur permettant de manger leurs enfants (j'ajoutais que depuis peu la France, en inscrivant le droit à l'avortement dans sa constitution, avait d'une certaine manière pris à la lettre ce que Swift proposait ironiquement).

Aussitôt, je vis le *top* à paillettes monter et descendre comme un soufflet, trépigner les baskets roses, et s'agiter sous mon nez un bracelet sur lequel des perles alphabétiques écrivaient le mot « *fearless* ». Je commençais d'avoir peur.

Vous l'avez compris. J'avais fait fausse route. Quand je m'en rapportais à un auteur du XVIII^e siècle anglais, notre jeune femme faisait référence à une chanteuse américaine du XXI^e. Comment avais-je pu passer à côté d'un tel phénomène ? Il est probable que Jonathan Swift n'ait pas eu en trois siècles autant de *fans* que Taylor Swift en quinze ans. J'avais bien entrevu le clip de *Shake It Off*, appréciant les « danses de doigts ». J'avais aussi, après le confinement, découvert les sessions *Folklore*, aux chansons sobres et « campagnardes » (c'est ma traduction de *country*). Aussi étais-je

loin de me représenter les « mégaconcerts » de *The Eras Tour*, ces foules en extase, bardées de produits dérivés comme autant de chapelets dévotionnels, autour de la plateforme sur laquelle « Tay Tay » déambule en petite tenue à grand renfort d'effets spéciaux, tout en nous expliquant qu'elle est toujours une « fille comme les autres », modeste, sensible, assumant en quelque sorte dans sa personne les deux natures, divine et humaine. Je me suis alors souvenu d'un mot de Houellebecq dans *Les particules élémentaires* : « Rien dans l'histoire humaine, depuis la divinisation des pharaons dans l'ancienne Égypte, ne pouvait se comparer au culte que la jeunesse européenne et américaine vouait aux *rock stars*. »

Un ami qui travaille dans la finance – voyez comme mon cœur est large ; le Seigneur a d'ailleurs dit que les prostituées *et les publicains* entreraient avant nous dans le Royaume – m'a expliqué que nous avons tort tous les deux, la jeune femme et moi. L'authentique SWIFT, celle qui compte le plus grand nombre de *fans*, moi compris, c'est la Society for Worldwide Interbank Financial Telecommunication. Son nom apparaît sur nos relevés d'identité bancaire. Elle est la plaque numérique tournante des transactions internationales. Ses données sont confidentielles. Le gouvernement américain a toutefois réussi à lui faire cracher le morceau, afin de geler, par exemple, les comptes d'oligarques russes. Rompre un tel secret est digne d'excommunication. De là les guerres qui se poursuivent, et le développement de systèmes alternatifs à l'hégémonie du dollar.

Il se trouve que *swiftie* désigne aussi en argot australien une « filouterie », un mauvais coup fait en douce, d'une main leste. Relativement à ce qui précède, nous pouvons tous tomber d'accord. ■



Fabrice Hadjadj est philosophe et dramaturge. Il dirige l'Institut Philanthropos, à Fribourg, en Suisse.

🔍 Nouveautés émissions ✕

🕒 **du Verbe médias**

🔍 **pas trop plates**

🔍 **disponibles chaque semaine**

▶ **Vidéos** :



SAISON 9

Discussions
et témoignages
conviviaux où
profondeur et humour
croisent foi et culture.



SAISON 2

Décodage
captivant de
l'actualité politique,
culturelle
et religieuse.

J'en profite ! ↓



 YouTube



Corneille

Choisir d'aimer l'autre

Connu pour ses chansons engagées et son passé tragique, Corneille souligne cette année 20 ans de carrière. Musique, famille, blessures d'enfance et spiritualité : le célèbre rescapé du génocide rwandais se confie au *Verbe*.

Frédérique Bérubé
frederique.berube@le-verbe.com

Photo : Kevin Millet

Le Verbe : En avril dernier, vous lanciez *L'écho des perles*, un album qui reprend 11 chansons moins connues de votre répertoire. Pourquoi avoir choisi de revisiter ces titres ?

Corneille : Le défi de chaque album, c'est de savoir ce que j'ai le gout de raconter. Mes textes sont autobiographiques. Je fais du journalisme à ma manière : j'observe ce qui se passe autour de moi et dans le monde et je prends les sujets qui m'interpellent pour en faire une chanson. Or, je me suis rendu compte que le monde est dans une espèce de cycle qui se répète tout le temps, donc tout ce que j'avais envie de dire, je l'avais déjà dit. Je trouvais que les textes étaient bien et n'avaient pas pris une ride – le monde d'il y a 10 ans est malheureusement encore le même aujourd'hui –, donc j'ai décidé de remettre ces morceaux au gout du jour.

Faut-il redouter la fin de votre carrière?

Non, car j'ai toujours quelque chose à dire, mais je ressens de plus en plus le désir de le dire à travers d'autres voix; c'est pour ça que je suis vraiment investi dans le développement de la relève et que je partage mon regard sur le monde et mes mots avec elle. Je trouve ça plus intéressant que de redire les mêmes choses de la même façon. Être *coach* à *La Voix* me permet ça et m'a amené à fonder ma propre maison de disques, où l'on travaille avec de jeunes artistes pour les aider à se développer.

Avez-vous toujours voulu œuvrer dans le milieu de la chanson?

Oui et non. C'est une drôle d'histoire. J'ai très tôt voulu composer des chansons: j'ai commencé à 11 ou 12 ans. Vers 17 ans, j'ai formé un groupe au Rwanda, mais on faisait ça pour le *fun* et je ne me voyais pas nécessairement faire le tour du monde pour chanter sur de grandes scènes. L'idée de me mettre en avant, ce n'était pas vraiment dans ma nature. Je suis plutôt quelqu'un de réservé et je ne suis pas un grand *fan* des foules. C'est après le génocide au Rwanda que ça s'est précisé, comme si j'avais fait le lien entre un sens et un talent que j'avais. J'ai mis les deux ensemble et ça a donné une obsession pour l'écriture de chansons.

Comme ce sont des histoires très personnelles que je raconte, je devais les chanter moi-même; ça a d'ailleurs été une sorte de thérapie pour moi. Grande chance, ces chansons ont trouvé un public. C'est cette communion avec les gens qui m'a gardé sur la scène longtemps. Mais si mon premier album n'avait pas fonctionné, je ne pense pas que je me serais obstiné. J'aurais peut-être juste continué à faire de la musique en coulisse.

Il y a 30 ans, âgé de 17 ans, vous avez été témoin de l'assassinat de votre famille par un groupe armé, lors du génocide rwandais. Qu'est-ce qui vous vient à l'esprit quand vous y pensez aujourd'hui?

Je me rends compte que la vie est une ligne continue, sans interruption, qui fait que je ne peux pas prendre la pleine mesure de mon bonheur aujourd'hui et penser qu'il n'a rien

à voir avec cette nuit-là, car tout est lié. Il a fallu que je vive ça pour être là où je suis aujourd'hui.

C'est probablement la plus grande leçon que j'ai apprise et le grand paradoxe de la vie (rires): on doit le meilleur au pire dans nos vies. Non seulement il y a du bon derrière tout, mais il y a surtout beaucoup de bon dans le mauvais. Donc, quand je pense à mon drame personnel, je me dis que je lui dois quelque chose. Ces tragédies dans nos vies non seulement sont inévitables d'après moi, mais elles nous guident et nous font avancer pour nous mener là où l'on doit finir. Si l'on passe par-dessus ces traumatismes, on trouve sa force et sa raison d'être et l'on se sent vivant et utile. C'est pourquoi je pense que ma raison d'être aujourd'hui, c'est de partager mes expériences et les leçons que j'en ai tirées. Dans ma vie personnelle en tant que père, et aussi dans ma vie professionnelle.

« Je n'ai pas de raison de ne pas croire en cet amour avec un grand A qu'est Dieu. »

Avez-vous pardonné aux assaillants?

Je n'en veux pas à ce qui s'est passé. Ces hommes qui sont entrés chez moi, ce soir-là, quelque part, ils faisaient partie de mon chemin de vie pour que j'en arrive ici. Sans eux, je n'aurais pas fait de la musique. C'est la souffrance – qui est le moteur de pas mal d'artistes – qui m'a amené à créer. Je sais que c'est un peu gros, ce que je dis, mais c'est ça quand même. La seule personne à qui je devais pardonner, c'est moi. De ne pas avoir pu sauver

quiconque et de toutes les culpabilités un peu irrationnelles que j'ai ressenties par la suite.

Vous avez grandi dans une famille catholique pratiquante. Avez-vous toujours la foi ?

Pour moi, il y a forcément une force supérieure et intelligente qui définit pourquoi les choses fonctionnent comme elles fonctionnent et qui guide nos vies. Donc, oui, je crois en Dieu. Et je ne lui en veux pas pour mon passé. Au contraire, ça a renforcé ma croyance parce que je m'en suis sorti, et je m'en suis sorti sans haïr le monde. C'est un miracle.

J'ai eu une deuxième chance, j'ai pu venir au Québec, et la cerise sur le sundae, c'est que j'ai rencontré l'amour. Je me suis marié, j'ai deux petits enfants aujourd'hui et j'ai une vie très confortable. Je n'ai pas de raison de ne pas croire en cet amour avec un grand A qu'est Dieu.

Comme survivant du génocide rwandais, croyez-vous que Dieu ait une mission particulière pour vous ?

Je le pense, mais je me suis longtemps trompé de mission. Je croyais que c'était de faire de la musique, de remplir des salles et de plaire aux foules. Puis, j'ai réalisé que ça ne pouvait pas être une mission parce que ce n'est pas soutenable à long terme, en tout cas, pas pour moi. Je pense plutôt que ma mission est de résister à la haine et de choisir d'aimer l'autre. Je veux me rappeler et rappeler aux autres que nous appartenons tous au même corps, ce qui est très compliqué aujourd'hui étant donné la ferme volonté de caser les gens dans des groupes spécifiques.

C'est ce que vous souhaitez transmettre à votre public ?

Oui, je souhaite rappeler aux gens qu'on perd tous à être les uns contre les autres. Il y a cette fausse croyance qui dit : « Si ce n'est pas nous, c'est eux. Si ce n'est pas eux, c'est nous. Donc, c'est nous contre eux. » On a tout à perdre à croire qu'on est plus en sécurité entouré de gens qui nous ressemblent et qui pensent comme nous. Nous sommes tous un. Si ça va mal dans un coin du monde, ça ira mal dans notre coin du monde, à un moment ou l'autre.

Vous donnez régulièrement des conférences sur la résilience. Qu'est-ce que c'est, pour vous, la résilience ?

La résilience, c'est surmonter un traumatisme et trouver une façon de rester fonctionnel, malgré tout, dans la société. Dans ma conférence, je parle de ce qui nous empêche d'aller de l'avant, par exemple le regard que l'on porte sur le traumatisme qui nous habite. On a souvent l'impression d'avoir perdu quelque chose qu'on ne retrouvera jamais, mais en fait, on ne perd jamais vraiment rien. Il y a uniquement des choses qui se soustraient de notre vie pour faire place à d'autres.

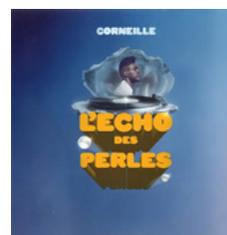
En 2016 paraissait votre premier livre autobiographique : *Là où le soleil disparaît*. Avez-vous l'intention de continuer à écrire des livres ?

Oui, je suis d'ailleurs en train d'écrire un livre qui est un genre d'essai sur l'idée que, pour retrouver notre humanité, il faut renoncer à un certain nombre de choses, dont, entre autres, nos identités. Il va y avoir des conversations avec mon père qui est décédé – et que j'imagine au paradis – dans lesquelles il partage avec moi ce que les gens là-haut pensent de notre façon de faire.

Je porte encore en moi énormément de choses de mes deux parents que je transmets à mes enfants. Les morts partent, mais ne nous quittent jamais. Ils restent en nous.

Pensez-vous retourner au Rwanda avec votre famille, un jour ?

J'aimerais bien y retourner, parce que j'ai l'impression qu'il y a une boucle à boucler là-bas, mais je ne suis pas encore prêt. Je veux y aller pour faire la paix avec certaines choses et aussi pour montrer à ma famille une partie de mes racines. ■



L'écho des perles, nouvel album présentement disponible.

Se créer soi-même?

INCURSION DANS L'UNIVERS DU TATOUAGE



Vingt-cinq pour cent. C'est, à ce jour, la proportion de la population québécoise qui a décidé de passer sous l'aiguille de l'artiste-tatoueur. Pourquoi choisit-on d'inscrire ainsi dans sa chair – plutôt que sur le mur de son salon – ce qui est beau, ce qui compte, ce qui doit résister à l'oubli? Enquête sur les sens que revêt aujourd'hui cette pratique ancestrale.

Anne-Marie Rodrigue

anne-marie.rodrigue@le-verbe.com

Accoudé au bar du restaurant où l'on s'est donné rendez-vous, Guillaume offre une vue imprenable sur les fresques qui ornent ses avant-bras. À gauche, une Vierge Marie explorée d'un côté, un Christ couronné d'épines de l'autre. À droite, c'est un crâne traversé d'une lame ainsi qu'une sirène qui habillent sa peau. Frappants contrastes. Ces tatouages n'illustrent pas des temps discordants de sa vie. Au contraire. Alors qu'il est à l'aube de la vingtaine, ses débuts dans l'armée canadienne l'incitent à marquer son appartenance au camp des *tough*: « On partait à la guerre, on voulait avoir l'air dur à cuire. Il n'y avait pas une grande réflexion. On s'entraînait pour être déployé, on prenait ça au sérieux. On voulait avoir l'air pas fin, ça fait qu'on s'est fait tatouer comme des pas fins. »

Pas de pieux attachements exprimés à travers le visage de Jésus et celui de sa mère. Ce que Guillaume recherche dans sa jeunesse, c'est plutôt une « esthétique *gang* de rue, latino, tout ça. Moi, j'écoutais beaucoup de rap quand j'étais plus jeune. Ce n'était vraiment pas en lien avec

l'Église. [...] Dans le milieu hip-hop, on voyait souvent ça [les tatouages religieux] ».

Si dans le passé les tatouages ont été « associés avec la criminalité ou la marginalité », les dernières décennies ont été marquées par un « processus de normalisation », m'explique Samuel Beaudoin, chargé de cours en anthropologie à l'Université Laval. Il poursuit: « On est parti de la marge vers la norme. Puis plus que de la marge vers la norme, on en est aujourd'hui à une valorisation. On aime ça, c'est même bien vu, ça fait partie de la création de soi. »

SE DIRE PAR SA PEAU

Quelles causes trouve-t-on à l'origine de ce changement de paradigme? « D'une part, je pense qu'on peut considérer la désacralisation du corps. Il y a un processus de distanciation avec la religion au Québec, par exemple, qui fait en sorte que, prenant une distance par rapport aux dogmes et aux normes associées

à la religion [...], le corps peut [désormais] être modifié.»

Le professeur Beaudoin indique une deuxième cause qui rendrait compte de la montée en popularité du tatouage: «Il y a un changement de statut relié à l'étranger. L'étranger, ce n'est plus le bizarre, l'autre absolu, c'est quelque chose qui prend une certaine valeur. Paraître différent – je ne dis pas *être* différent, ça, c'est autre chose –, ça devient possible. La diversité est devenue quelque chose de recherché. On veut avoir une image extérieure qui se distingue. Il y a eu un certain moment où l'on pouvait commencer à tolérer les différences. Là, on n'en est plus à tolérer des écarts, des marges, des différences: on est à leur faire une place, dans l'idée d'inclusion.»

Chercher le motif qui se distingue par son originalité, c'est quelque chose qui caractérise le choix des tatouages de Charlot. Le marquage corporel est une manière de se raconter. Pour le jeune finissant en soins infirmiers, les tatouages sont «comme des cicatrices. Dans le sens que si tu as une cicatrice sur le corps, quelqu'un va voir ça, pis te dire: "Eille, c'est quoi, ça? Conte-moi l'histoire de ta cicatrice." Moi, les gens, quand je les rencontre, ils sont comme: "Eille! Pourquoi tu as ces tatouages-là?" Puis tu peux vraiment conter ton histoire.»

« Je t'ai gravée sur les paumes de mes mains. »

Is 49,16

La mise à distance du religieux conduit nos sociétés non seulement à revoir le statut du corps, mais aussi à s'extirper du christianisme comme grand récit dans lequel la destinée de chacun se retrouvait jadis inscrite d'emblée. Beaudoin s'avance: «On pourrait dire que le grand récit existe encore, mais c'est comme s'il avait été vidé de sa substance.» Or, le besoin qu'a l'humain d'ancrer sa vie dans quelque chose qui le dépasse est tenace. Si le récit fédérateur qui existe maintenant est la supériorité de la diversité, si ce qui reste, c'est l'unicité de son histoire individuelle, c'est toujours mieux qu'une absence totale de récit. La nature a horreur du vide.

Les moments importants de la vie sont ainsi signifiés: deuil, voyage, rupture, etc. «Le premier que j'ai fait, ce sont mes ailes dans le cou», me dit Charlot en pointant le dessin gravé sous sa nuque blonde. «Celles-là, je les ai faites quand ma tante est décédée, parce que toute ma vie, elle a été un ange gardien pour moi.» Sans dire que le tatouage est un rite – puisqu'il ne s'inscrit pas dans un cadre religieux –, il constitue un «acte de passage», souligne M. Beaudoin, empruntant les mots du sociologue David Le Breton. L'être humain ressent la nécessité de poser des gestes qui marquent le poids, la valeur des choses.

MANIÈRE L'AIGUILLE, DE PÈRE EN FILS

Au Proche-Orient, une tradition familiale qui perdure depuis maintenant vingt-huit générations révèle un tout autre visage du tatouage. Il s'agit là de s'insérer dans la grande histoire chrétienne. C'est ce dont témoigne Wassim Razzouk, tatoueur et propriétaire d'une petite boutique de tatouages à Jérusalem. Il y a de cela cinq-cents ans, ses ancêtres – une famille de chrétiens coptes – ont quitté l'Égypte pour la Palestine afin d'y faire un pèlerinage. Ils s'y sont finalement établis.

«En Égypte, ma famille avait l'habitude de tatouer les chrétiens coptes sur le poignet, comme ceci», m'explique-t-il en me montrant son propre poignet, où je repère une toute petite croix de Jérusalem. D'abord un signe d'exclusion imposé par le régime qui dominait alors la région, la marque d'une croix était imposée aux chrétiens qui refusaient de se convertir à l'islam. Plus tard, ces derniers en ont fait un signe d'appartenance.

Arrivés en Terre sainte, les ancêtres de Wassim découvrent une pratique semblable à la leur: les chrétiens qui viennent en pèlerinage reçoivent un tatouage pour marquer leur appartenance au Christ et signifier qu'ils ont foulé le sol sacré. «La seule famille qui a perpétué la tradition, c'est la nôtre. Et pour cette raison, nous sommes considérés comme la plus ancienne famille de tatoueurs au monde!» affirme avec fierté ce représentant de la 27^e génération. Ses deux fils travaillant avec lui depuis quelques années, la relève semble assurée.



Depuis Athènes où il séjourne au moment de notre conversation, Wassim m'explique, un bol de café à la main, ce qui l'a poussé à poursuivre la tradition de ses ancêtres: «Au début, je ne voulais pas faire ça. Je voyais faire mon père et ma tante, qui était aussi tatoueuse, mais je n'aimais pas ça, parce qu'il y avait beaucoup d'encre et de sang. Je trouvais ça sale. Mais un jour, quand j'ai eu trente ans, je roulais sur mon Harley près du lac de Tibériade et j'avais cette voix dans ma tête qui me répétait: "Il faut commencer à tatouer." Je ne savais pas à l'époque ce que c'était, mais plus tard, j'ai compris que c'était la voix de Dieu, que Dieu voulait que je continue. D'une certaine manière, c'est ainsi que Dieu nous parle, je crois. Je suis donc rentré à la maison, après ce voyage – qui a duré deux jours, ou quelque chose comme ça –, et j'ai dit à mon père: "D'accord, je veux commencer à tatouer." Il n'en revenait pas, bien sûr! Il a pris tous les outils et il a commencé à m'enseigner.»

LA FILIATION AU CHRIST... JUSQUE DANS LA CHAIR

Une rencontre le marque d'une façon particulière. Un jour où il est occupé à tatouer un

groupe de pèlerins en provenance d'Éthiopie, une femme s'avance et lui demande de tatouer sa mère. Décontenancé, Wassim croit avoir mal compris, puisque la femme devant lui est elle-même fort avancée en âge: «Elle avait 80 ans. Elle me dit: "Voici ma mère." Cette mère avait 101 ans.» Sa peau était si ridée, ses poignets si fragiles que l'artiste refuse pour éviter de la blesser. «Sa fille, qui parlait anglais, m'a alors répondu: "Vous allez la tatouer parce que ma mère est venue ici, elle a fait son pèlerinage, et elle ne retournera pas à la maison sans le tatouage."»

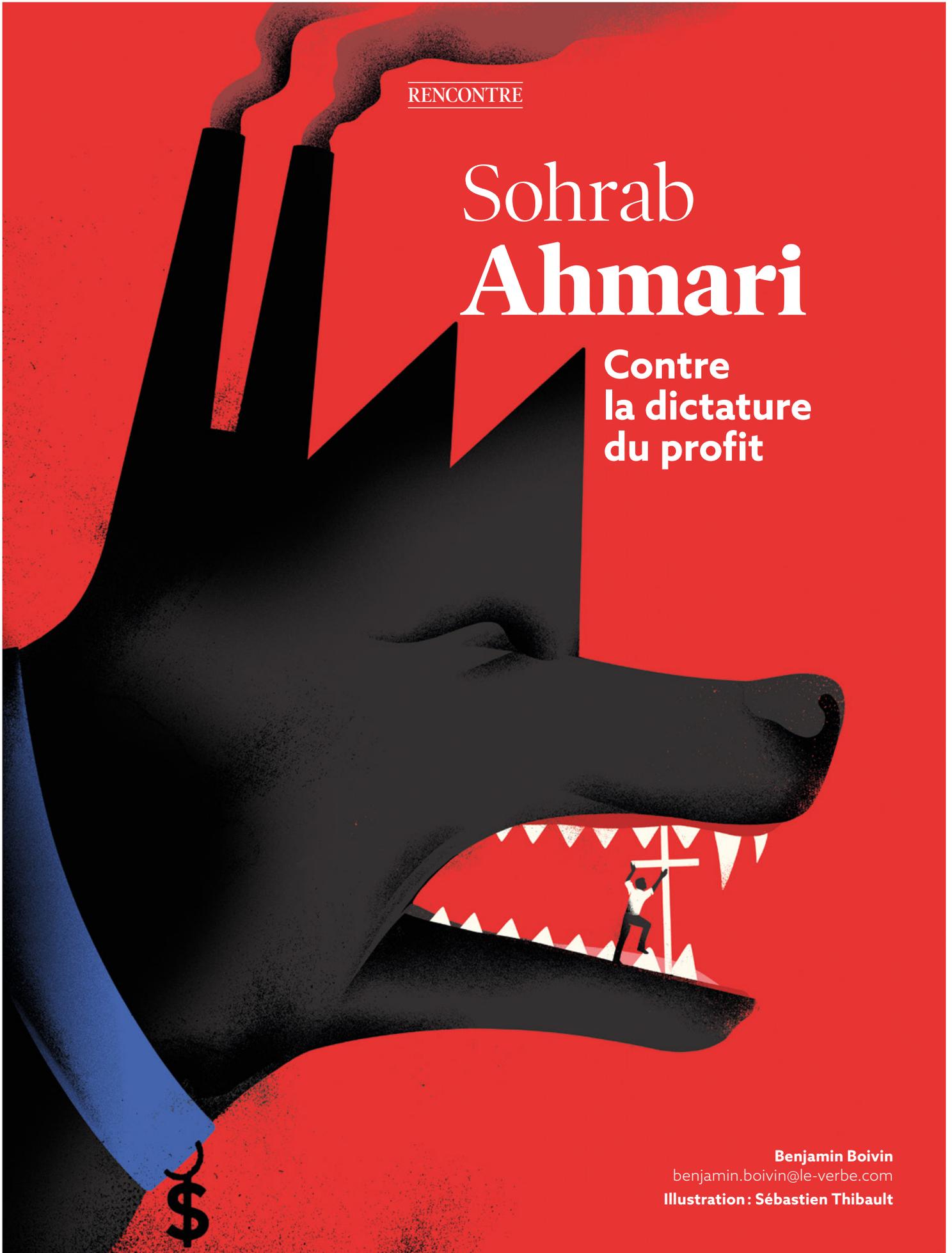
Cette expérience est un tournant dans la vie de Wassim. Il prend conscience de ce que ce geste symbolise pour les pèlerins: «C'est une expérience spirituelle. Ce n'est pas seulement pour commémorer leur pèlerinage, mais c'est aussi pour s'unir aux souffrances de Jésus, parce qu'il est mort sur la croix pour nous sauver.»

Si le tatouage peut être une «façon de se produire soi-même», comme le décrit M. Beaudoin, il semble aussi pouvoir réaffirmer chez les pèlerins une identité reçue: celle de l'appartenance au Christ. ■

RENCONTRE

Sohrab Ahmari

Contre
la dictature
du profit



Benjamin Boivin

benjamin.boivin@le-verbe.com

Illustration : Sébastien Thibault

Journaliste états-unien d'origine iranienne, converti au catholicisme à l'âge adulte, Sohrab Ahmari est fondateur et rédacteur du magazine *Compact*. Auteur de plusieurs ouvrages, il publiait récemment chez Salvator *Tyrannie and Co. Les grandes entreprises contre la liberté* (2024), un plaidoyer en faveur de la primauté du bien commun contre la domination des intérêts particuliers. Rencontre avec un penseur inclassable.

On ne met pas comme on veut la main sur Sohrab Ahmari. Multipliant les engagements, les publications et les prises de paroles de part et d'autre de ce que nos amis les Anglais appellent le *Pond*, le rédacteur de *Compact* avance au rythme d'une voiture de sport sur une route de campagne déserte. Devant ce collaborateur auprès de plusieurs périodiques autant de gauche que de droite, les sceptiques sont plus confondus que le chevreuil devant les phares qui approchent.

Après des études de droit, l'immigrant iranien de première génération entreprend une carrière journalistique. Proche des milieux conservateurs, il travaille notamment au *Wall Street Journal* à New York, puis à Londres. Élevé dans la foi musulmane, il finit par devenir athée. En 2016, il expérimente une très publique conversion à la foi catholique. Il ne sera plus jamais le même.

Tirant les pleines conclusions de sa conversion, Ahmari connaît une transformation intellectuelle qui accompagne sa mue spirituelle. Assez rapidement, il rompt avec le conservatisme états-unien traditionnel, profondément lié aux intérêts de classe de la grande entreprise. Il fait alors surface parmi un archipel de penseurs anglo-saxons déterminés à développer une politique informée par les principes de justice et de paix proposés par l'Église catholique. «Le but de la communauté politique est d'assurer le bien commun du tout, plutôt que de maximiser l'autonomie individuelle», soutient-il en entrevue avec *Le Verbe*.

VISITE GUIDÉE

Le dernier bouquin de Sohrab Ahmari, *Tyrannie and Co.*, suscite ainsi les louanges d'une gauche circonspecte. L'une des forces principales de l'ouvrage se trouve dans l'enquête journalistique raffinée à laquelle l'auteur s'est adonné. D'un chapitre à l'autre, Ahmari nous emmène dans une visite guidée de la firme états-unienne contemporaine. À chaque arrêt, les turpitudes comptables, financières et juridiques de la grande entreprise sont exposées avec précision et élan. Ce faisant, l'auteur cherche à mettre au centre du débat public les questions économiques, souvent déclassées par des enjeux dits «culturels»: «C'est une réalité déprimante. Une bonne partie de la droite est devenue obsédée par la guerre culturelle. Je pense que les enjeux culturels sont importants, mais ils sont souvent liés intimement aux enjeux économiques et matériels», explique-t-il.

La même habileté narrative qui anime Ahmari dans le dévoilement du vice marchand dans tout ce qu'il a de plus formidable est exploitée pour faire découvrir au lecteur le trésor caché de la doctrine sociale de l'Église. Le temps d'un paragraphe, l'auteur convainc efficacement son lecteur qu'il est en train de lire un extrait de Karl Marx, avant de lui dévoiler qu'il s'agit en fait du fruit du labeur d'un pape.

La supercherie surprend et amuse, quitte à faire transpirer une bourgeoisie catholique qui vote «du bon bord». Ahmari cherche ainsi à chatouiller la sensibilité des milieux catholiques conservateurs états-unien, qu'il accuse d'ignorer l'enseignement de l'Église sur la justice sociale et économique. «Bien des catholiques – les riches, disons-le franchement! – ont réussi à se convaincre que les enseignements de l'Église sur des questions comme l'avortement, l'euthanasie et la contraception sont absolus, alors que ses enseignements sur l'économie politique seraient "optionnels".» Cette posture, Ahmari la rejette radicalement.

POUVOIR DE CONTRAINDRE

Pour bien comprendre la réalité économique de la société états-unienne contemporaine – et aussi plus largement occidentale –, soutient Ahmari, il faut l'observer à la lumière de cette catégorie d'analyse politique ici surannée, là galvaudée: la tyrannie. En se fondant sur la philosophie politique classique, celle des Grecs et en particulier d'Aristote, Ahmari se propose de nous rappeler une vérité toute simple: «Suivant la définition aristotélicienne classique, une tyrannie est un gouvernement qui pratique la coercition pour le bénéfice privé du dirigeant, plutôt que pour le bien du tout social. Nous pouvons utiliser cette définition pour comprendre le pouvoir exercé par de puissants acteurs du marché dans nos sociétés apparemment démocratiques.»

Il poursuit: «Ils nous gouvernent vraiment. Nous sommes drapés de coercition dans nos vies comme travailleurs et comme consommateurs, que ce soient les contrats de travail massivement déséquilibrés, le pouvoir de l'industrie financière de déterminer la forme que prend l'économie réelle ou la croissance de l'arbitrage privé et des clauses de non-divulgence visant à empêcher les travailleurs de s'exprimer ou de recourir au système de justice traditionnel. Cette coercition est très souvent purement à l'avantage des mieux nantis. D'où la tyrannie.»

Lorsque les acteurs politiques refusent de reconnaître que le pouvoir s'exerce aussi – certains diront «surtout» – dans la vie économique, ils le font en argumentant qu'il s'agit là d'un secteur privé dont l'expérience et la réalité sont séparées du secteur public. Il n'y a, pour ainsi dire, rien à faire.

Ahmari soutient que cette distinction est factice: «Du point de vue de l'histoire économique, avance-t-il, nous savons que la société de marché elle-même est apparue comme la conséquence d'une coercition d'État massive. Les relations de production capitalistes ne poussent pas naturellement dans les arbres. De nos jours, tous les éléments de l'économie de marché sont soutenus par des lois régissant les contrats, les faillites, etc. Lorsque le gouvernement choisit de ne pas réguler, il s'agit d'une forme de régulation. Si le gouvernement ne régit pas les relations de travail ou les relations avec les consommateurs, le pouvoir de réglementer et de contraindre ne disparaît pas. Il est simplement distribué parmi des acteurs privés, typiquement à la faveur des plus puissants.»

STATU QUO POST BELLUM

Pour l'auteur, nous devons renouer avec les meilleurs éléments des traditions sociale et chrétienne-démocrate, qui ont fait les beaux jours de l'après-guerre. Ce sont les Trentes Glorieuses en Europe, le *New Deal* au sud de la frontière.

En écoutant parler Sohrab Ahmari, les uns l'accuseront de naïveté, les autres, peut-être, de romantisme. Il restera de glace.

Sans canoniser chaque aspect particulier des politiques publiques propres à cette époque, Ahmari cherche à démontrer qu'en accordant au pouvoir politique une primauté sur les questions économiques, les sociétés occidentales d'alors réalisaient plus sûrement une certaine forme de justice et de paix sociale que celles d'aujourd'hui: «Ce sont les grands principes économiques sous-tendant le *New Deal* [...] que je veux réhabiliter et renouveler pour notre temps. [...] Ils ont été concrétisés par des communautés politiques libérales à un moment particulier de l'histoire, certes, mais les principes eux-mêmes sont *transhistoriques*.»

ENFONCEUR DE PORTES OUVERTES

Le journaliste états-unien n'est ni cynique ni pessimiste. La tyrannie qu'il s'affaire à critiquer méticuleusement est pour lui en train de s'essouffler, alors que se développe dans nos pays une critique renouvelée de la mondialisation à outrance et de la domination d'une pensée marchande sur le politique, en même temps que renaît le souci de construire une économie réelle, qui produit des biens. En témoignent selon lui les perturbations géopolitiques et économiques majeures des dernières années, à commencer par la détérioration des rapports entre la Chine et les pays occidentaux.

«Je sens que j'enfonçe une porte à moitié ouverte», m'explique-t-il. ■



Pour aller plus loin :

Sohrab Ahmari, *Tyrannie and Co. Les grandes entreprises contre la liberté*, Paris, Salvator, 2024, 340 p.

« Les relations de production capitalistes ne poussent pas naturellement dans les arbres. »

DES SPECTACLES DE VIOLENCE

Valérie Laflamme-Caron

valerie.laflamme-caron@le-verbe.com

Le film débute par un plan bucolique. Une famille piquenique le long d'une rivière. Les adultes se prélassent au soleil pendant que les enfants badinent dans l'eau. Les oiseaux piaillent. L'apéro est servi. On aimerait y être pour prolonger l'été encore un peu. Le cinéphile sait que l'accalmie sera brève: lorsque les protagonistes rentrent à la maison, on devine en arrière-plan le camp d'Auschwitz. Dès lors, les bruits de cette industrie de la mort ne nous quitteront plus.

L'HORREUR EN DIRECT

Le génie de Jonathan Glazer, réalisateur de *La zone d'intérêt*, est là. En juxtaposant les sons qui émanent du camp aux scènes de la vie familiale d'un commandant SS, il brosse le portrait d'une horreur qui nous est familière. Depuis que j'ai visionné cette œuvre, cette question me hante: quels sont les cris que je tais pour pouvoir, moi aussi, profiter de mes journées?

Bien sûr, il y a Gaza. Au moment d'écrire ces lignes, l'ONU dénonce une campagne de famine perpétrée par Israël contre les Palestiniens enclavés sur leur propre territoire. Plus d'enfants y auraient été tués en quatre mois qu'en quatre ans de conflit dans le monde. Des atrocités sont aussi commises au Yémen, en Éthiopie, en Azerbaïdjan, sans que ça nous fasse sourciller.

Sur TikTok, j'ai vu ces mères déchirées pleurer sur les dépouilles de leurs enfants, bombardés alors qu'ils se reposaient dans un abri de fortune. Plus que jamais, nous voyons. Nous savons.

QUE FAIRE?

Quand je m'arrête pour y penser, ça m'est insupportable. L'urgence me presse. Il faudrait

bien faire quelque chose. Écrire une publication sur un média social? Boycotter les compagnies qui, d'une façon ou d'une autre, profitent de la guerre? Participer à une manifestation? Certes, mais encore?

À défaut d'avoir un impact significatif sur la suite du monde, je me suis réfugiée dans les écrits de Dorothy Day, militante anarchiste convertie au catholicisme dans les années 1930. Cofondatrice du journal *The Catholic Worker* et de maisons d'accueil pour les plus démunis, l'Américaine a consacré sa vie à défendre la non-violence. En faisant la promotion de la désobéissance civile, elle a provoqué un malaise dans les milieux ecclésiastiques où, à ce jour, la théorie de la guerre juste subsiste.

UNE PAIX INTÉGRALE

Foncièrement opposée au régime nazi, Dorothy considérait les Allemands comme faisant partie du corps du Christ. Il était inconcevable pour elle d'entrer en guerre contre eux.

Tout au long de sa vie, Dorothy a soutenu son activisme par une vie de prière. Mais elle n'est pas restée passive face à la divine volonté. Elle a posé des gestes concrets, notamment en organisant des camps pour les objecteurs de conscience. Elle a été incarcérée à plusieurs reprises pour avoir refusé de participer aux efforts de guerre.

Dans *La zone d'intérêt*, Jonathan Glazer montre avec brutalité comment l'indifférence peut constituer la pire des horreurs. Le réalisateur nous rappelle que la paix n'est pas l'absence visible de violence.

Comme le rappelait Dorothy Day: nous avons besoin d'être dérangés. ■



Valérie Laflamme-Caron est formée en anthropologie et en théologie. Elle anime présentement la pastorale dans une école secondaire de la région de Québec. Elle aime traiter des enjeux qui traversent le Québec contemporain avec un langage qui mobilise l'apport des sciences sociales à sa posture croyante.

PORTRAIT



La plus grande injustice

Vincent,
oncologue-pédiatre
au chevet des
enfants malades

Frédérique Bérubé

frederique.berube@le-verbe.com

Illustration : Marie-Pier LaRose

Vincent évolue au quotidien dans une relation de proximité avec la souffrance d'enfants et d'adolescents. Devant cette forme spécialement choquante de misère et d'apparente injustice, plusieurs – on le comprend – perdent leurs repères. Portrait d'un médecin qui, devant la mort et la maladie, sert Dieu en donnant du sens à la jeune et fragile vie de ses patients.

Cela fait neuf ans que Vincent (nom fictif) est oncologue-pédiatre, c'est-à-dire médecin spécialisé dans le diagnostic et le traitement du cancer chez les enfants de 0 à 18 ans. Si certains se demandent pourquoi il a choisi un tel métier, pour le quarantenaire, la raison est claire : servir Dieu.

La vocation médicale lui vient dès l'âge de 16 ans, alors qu'il soutient sa grand-mère dans un hôpital et s'attache à un jeune garçon de 7 ans qui décèdera d'un cancer. Vincent vit difficilement cette perte et décide alors de donner sa vie aux enfants dans la douleur.

« J'ai toujours détesté les injustices, et, selon moi, il n'y a pas d'injustice plus grande que la mort d'enfants innocents. C'était donc clair que j'allais devenir oncologue-pédiatre », déclare-t-il, aussi sûr de son choix qu'à l'époque.

Cette vocation, Vincent croit que c'est Dieu qui l'a mise dans son cœur. Il soutient qu'il serait incapable de faire ce métier sans sa foi. Le quotidien d'un médecin qui diagnostique et traite des cancers chez les enfants est, cela va sans dire, souvent lourd et chargé d'émotions.

« Humainement, je ne vois pas comment c'est possible de continuer là-dedans sans devenir horrible et insensible, ou psychologiquement affecté. Il faut croire en quelque chose de plus grand et en la vie éternelle pour trouver du sens dans ça », affirme Vincent.

« Ça m'arrive de devoir dire aux enfants que je soigne qu'ils ne survivront pas. Quand tu annonces une telle chose et tu vois l'enfant pleurer devant toi, tu n'as pas de mots, c'est contre nature », ajoute-t-il, un trémolo dans la voix.

Or, pour Vincent, là se trouve sa mission : consoler les affligés en les accompagnant dans toutes les étapes. « Je ne peux peut-être pas éliminer la souffrance de ces enfants, mais je peux lui donner un sens en leur donnant de l'amour, de la joie et du soutien », m'explique celui qui consacre une grande part de sa prière à ses patients et à leurs parents.

« Quand j'ai souffert dans ma vie, le seul qui s'est penché vers moi, c'est Dieu. Il a eu pitié de moi alors que je ne le méritais pas et que je blasphémiais, confie Vincent. Quand tu es dans la souffrance,

« Pour moi, c'est ça mon témoignage silencieux : rester là, malgré la souffrance. Je vais accompagner ces enfants et ces parents jusqu'au bout et souffrir avec eux. »

tu peux soit maudire le Seigneur à jamais et tomber dans le piège, comme je l'ai fait pendant longtemps, soit t'ouvrir à la grâce de Dieu pour traverser cette souffrance et lui demander son aide. »

En entendant ces paroles, on imagine difficilement qu'il était autrefois un activiste anticlérical.

La mort dans le cœur

À l'âge de 14 ans, Vincent vit un événement qui le traumatise et change radicalement sa vision du monde. « J'ai vécu quelque chose que personne ne devrait vivre », dit-il l'air grave. Mon regard me trahit. « C'est ce que tu imagines, oui, m'explique-t-il. Dieu merci, ce n'était pas un membre du clergé. »

Ce jour-là, l'adolescent rencontre le mal et comprend ce qu'est la souffrance. Celui qui a grandi dans une famille catholique très pratiquante et a toujours cru en Dieu remet en question son existence, pour la première fois. Assoiffé de sens, Vincent interroge ses parents et son entourage sur l'origine du mal et prie Dieu de lui envoyer une réponse. Mais il ne reçoit rien. À 17 ans, désespéré, il abandonne sa quête et renonce entièrement à la foi. Pour lui, « si Dieu n'existait pas, rien n'avait de sens ».

S'amorcent alors cinq années de débauche, de rébellion et d'activisme contre l'Église. « J'ai fait tout et n'importe quoi, car pour moi, rien n'avait de valeur, donc je n'avais aucune règle », avance Vincent. « Je considérais que Dieu était responsable de la souffrance

dans le monde et je ne voulais pas suivre un dieu indifférent comme ça. »

Derrière sa colère, Vincent cache une profonde angoisse. Il a peur de la mort. Il voit bien que, si Dieu n'existe pas, il n'y a pas de vie après la mort. À quoi bon vivre ? La question taraude le jeune homme qui, « la mort dans le cœur », tente tant bien que mal d'étouffer son angoisse existentielle en remplissant ses journées : études en médecine, chorale, piano, sport, politique, Vincent fait tout. Il a tout, mais il n'a rien.

Des fleuves d'eau vive

Jusqu'à la mi-vingtaine, Vincent se tient loin de la religion. C'est lors d'un pèlerinage à Međugorje, fortement conseillé par sa mère, qu'il rencontre à nouveau Dieu.

« Là-bas, je me retrouve avec quatre catholiques fanatiques qui vont à la messe tous les jours. Je me demande vraiment ce que je fais là, mais je continue de les suivre », relate l'oncologue-pédiatre en rigolant.

« Un soir, nous assistons à un cours sur les blessures d'enfance. C'est alors que nous lisons la Parole : "Celui qui croit en moi ! Comme dit l'Écriture : De son cœur couleront des fleuves d'eau vive" (Jean 7,38). Ça me perturbe énormément », dit Vincent, avant de prendre une pause.

« Puis, je me dis intérieurement : "OK, j'y vais, j'y crois." À ce moment-là, j'entends comme un son d'eau qui ruissèle.

Pendant cinq secondes, j'entends de l'eau qui coule », assure mon interlocuteur, frappé, étonné. « Nous étions trois dans la pièce, et tous les trois, nous avons entendu ce son. Nous étions tous perturbés », précise-t-il.

Instantanément, une joie immense remplit Vincent. Sans savoir comment, il ressent au plus profond de lui-même que Dieu l'aime et veut son bien. Comme si l'intelligence divine l'éclairait tout d'un coup, il comprend que « Dieu n'est pas la cause de la souffrance dans le monde ; le démon l'est ».

« Dieu a répondu à mes prières », partage Vincent en souriant, « j'ai su qu'il y avait la vie éternelle, et depuis, je n'ai plus peur de la mort. C'est ça qui m'aide au quotidien dans mon travail. »

Témoin silencieux

S'il fait ce métier « pour réparer toutes les conneries [qu'il a] faites par le passé », Vincent croit aussi qu'il n'est « pas là par hasard ».

« Je souhaite être une présence de Dieu auprès des gens qui, comme moi jadis, souffrent et n'ont pas la foi », confie celui qui aspire à être un exemple de foi pour ses patients et ses collègues.

« Les gens diront : "Comment cet homme qui voit des horreurs tous les jours peut-il croire en Dieu et ne pas se révolter ?" Pour moi, c'est ça mon témoignage silencieux : rester là, malgré la souffrance. Je vais accompagner ces enfants et ces parents jusqu'au bout et souffrir avec eux », explique Vincent.

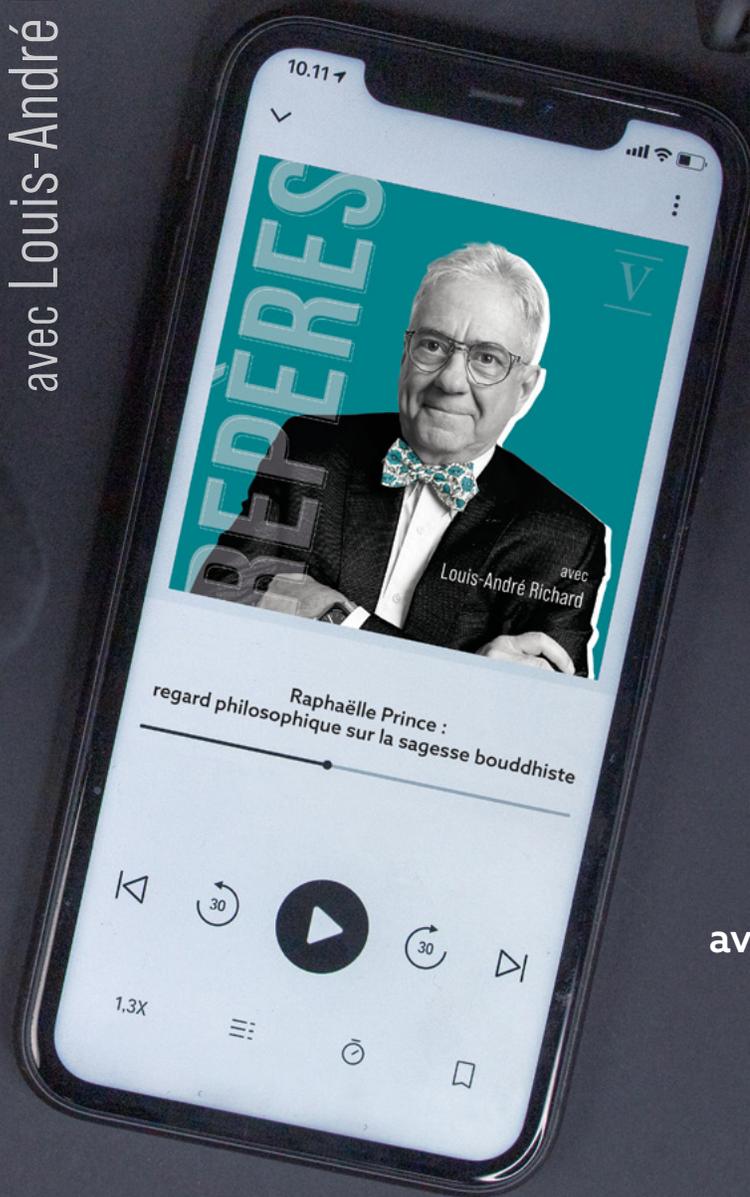
Là se trouve le sens de son travail. Par son témoignage, l'oncologue-pédiatre souhaite montrer à ces gens que, malgré leur souffrance, « Dieu nous aime, il veut notre bien et il nous attend dans sa lumière ».

Et c'est là que s'en vont « ses enfants », comme les appelle Vincent, « dans la lumière du Christ pour l'éternité ». ■

LeVerbe
médias

présente

avec Louis-André Richard



De grandes
conversations
avec les penseurs
de l'heure
pour trouver
des **repères**
dans un monde
en transition.

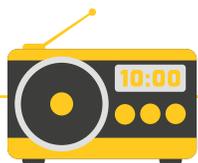


REPÈRES

DES CHIFFRES ET DES MOTS

71 %

des Canadiens ont écouté au moins un **balado** dans leur vie.



En date de mars 2024, le balado francophone canadien **le plus écouté** est *Le Radiojournal* de Radio-Canada.

Au Canada, les hommes **sont légèrement plus susceptibles d'écouter** un balado que les femmes.

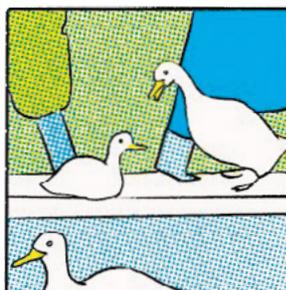
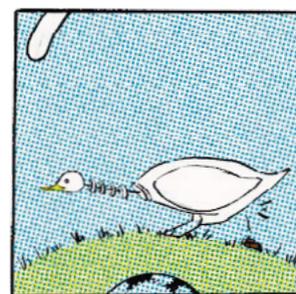
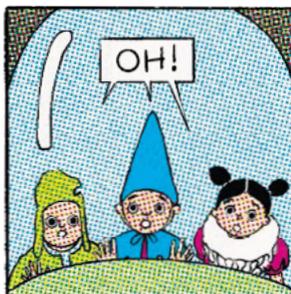
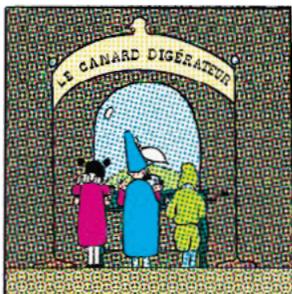
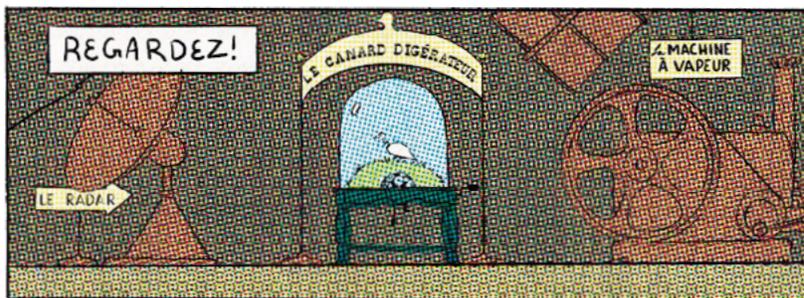
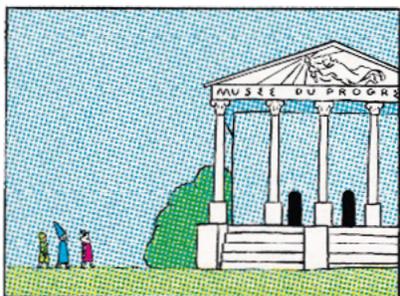


51 %

des auditeurs réguliers de balados **ont acheté un produit** après en avoir entendu parler dans un balado.

PETITS PAÏENS

IDOLE N°2 : LE PROGRÈS



R.O.Y

**Le Verbe témoigne de l'espérance
chrétienne dans l'espace médiatique
en conjuguant foi catholique
et culture contemporaine.**

Sans publicité, Le Verbe médias est financé par les dons de son auditoire. Nous remettons automatiquement un reçu de charité pour tout don de 50 \$ et plus ou sur demande pour tout autre montant.

Visitez le-verbe.com pour contribuer ou vous abonner gratuitement et recevoir 6 numéros de 24 pages par année et 2 numéros spéciaux de 116 pages en prime.

CONSEIL ÉDITORIAL

Noémie Brassard,
Elizabeth Hurtubise,
Jean-Christophe Jasmin et
Jérémie Laliberté

DIRECTRICE GÉNÉRALE

Sophie Bouchard

DIRECTEUR DES CONTENUS

Antoine Malenfant

RÉDACTION

Ariane Beauféray,
Brigitte Bédard,
Frédérique Bérubé,
Jessye Blouin,
Benjamin Boivin,
Sarah-Christine Bourihane,
Stéphanie Grimard,
James Langlois,
Simon Lessard,
et Anne-Marie Rodrigue

DIRECTRICE ARTISTIQUE

Judith Renaud

GRAPHISTES

Émilie Dubern
Marie-Pier LaRose

RÉVISEUR

Robert Charbonneau

COMMUNICATION ET MARKETING

Laurence B.-Lamarque
Louis-Joseph Gagnon

ABONNEMENTS ET SECRÉTARIAT

Magdalie Nadeau

Les illustrations des pages 3, 4 et 17
sont de Marie-Hélène Bochud.

Photo de couverture :
Kevin Millet

Le Verbe est imprimé chez Imprimerie HNL
et est distribué par À l'Affiche 2000 inc.
et Diffumag.

Port payé à Montréal, imprimé au Canada.

Dépôts légaux :
Bibliothèque et Archives Canada;
Bibliothèque et Archives nationales du Québec.
ISSN 2371-4670 (imprimé)
ISSN 2371-4689 (en ligne)

Le Verbe médias ne recourt pas à l'intelligence
artificielle générative et utilise la nouvelle
orthographe.

1215, av. du Chanoine-Morel, Québec
(Québec) G1S 4B1
Tél. : 418 908-3438 • info@le-verbe.com
www.le-verbe.com

C'EST UNE PROMESSE.



**Tous nos contenus sont et seront entièrement
le fruit de l'ingéniosité de nos employés et collaborateurs,
jamais de l'intelligence artificielle générative.**

.01.

H E U

.01.

.02.

R E U X

.02.

.03.

C E U X Q U I

.03.

.04.

C R O I E N T

.04.

.05.

S A N S

.05.

.06.

A V O I R

.06.

.07.

V U

.07.